

air furieux. Aussitôt il les coucha en joue, ce qui les arrêta; mais d'autres sauvages s'avancèrent, et il reconnut dans la foule celui qui l'avait déjà tant importuné. On s'approcha de lui, et l'un de ses hommes passant derrière lui, le saisit dans ses bras; il parvint à s'en débarrasser: « Dans le même moment, dit-il, un de mes gens sortit d'un bois voisin; les sauvages s'enfuirent à l'instant dans leurs maisons. En dix minutes mes compagnons m'eurent rejoint, mais comme ils arrivèrent l'un après l'autre, nous aurions pu être tous massacrés successivement; heureusement pour nous, ils ne surent pas profiter de leur avantage. »

Les Indiens avaient dans la mêlée enlevé à Mackenzie son chapeau et son manteau. Il parvint par sa bonne contenance à se les faire rendre, ainsi que d'autres objets qui lui avaient été volés précédemment, et de plus se fit donner du poisson pour son voyage et des perches pour touer ce canot. Il paya ces objets ainsi que le loyer du canot, puis s'embarqua dans celui du père de son guide; mais ce jeune homme était si épouvanté de tout ce qui venait de se passer, qu'il ne voulut pas rester plus long-temps avec les voyageurs.

On trouva le courant de l'Annah-you-Tessé si rapide et si difficile à refouler, que les compagnons de Mackenzie témoignèrent le désir de faire

la route par terre; lui-même l'aurait bien voulu, mais un de ses chasseurs Indiens était si faible, qu'il ne pouvait marcher. Du reste toute la troupe était plus ou moins malade des rhumes que l'air de la côte lui avait occasionés. Comme les Canadiens craignaient les projets des Indiens, ils persistèrent dans leur dessein de traverser les montagnes à pied, et se mirent à jeter dans le fleuve tous leurs effets, à l'exception de leurs couvertures. Mackenzie, tranquillement assis sur une pierre, les regardait faire, espérant que leur moment d'extravagance passé, ils écouterait la voix de la raison. Cependant les voyant déterminés à exécuter leurs projets, il leur représenta la difficulté de franchir des montagnes couvertes de neiges éternelles, ajoutant qu'ils n'avaient que pour deux jours de vivres et qu'ils risquaient de mourir de froid et de faim. Enfin une partie de son monde se rembarqua, les autres marchèrent le long du fleuve. Quelquefois il devenait nécessaire de prendre cette mesure, parce que le canot touchait.

Le jeune chef était revenu avec les voyageurs, il les avait quittés de nouveau; l'on craignit qu'il n'eût couru chez son père faire des rapports défavorables; la troupe conduite par des Indiens qui se proposèrent de lui servir de guide, s'enfonça dans une forêt; ils l'y laissèrent; le chasseur malade retardait la marche; enfin l'on arriva au vil-

lage du père du jeune chef, on y retrouva celui-ci, et après quelques explications, l'on y fut accueilli aussi amicalement que la première fois.

Mackenzie fit un présent au jeune homme et à son père, puis muni d'une provision de poisson, il partit; le vieillard et d'autres Indiens l'accompagnèrent jusqu'à la dernière maison du village. Le 26 on atteignit le premier dans lequel on était entré en descendant l'Annah-you-Tessé, et l'on n'eut de même qu'à s'y louer de la réception que firent les Indiens. Cette peuplade, comme on l'a vu précédemment, montre une aversion extrême pour la chair des animaux terrestres, elle se nourrit uniquement de poisson. Leur taille est moyenne; ils ne diffèrent pas beaucoup des autres habitans de ces régions à l'ouest des montagnes, si ce n'est que la partie supérieure de leur tête se termine en forme de coin, cette particularité singulière est due à l'habitude de placer la tête des enfans au berceau entre deux planchettes revêtues de cuir.

Tirant toute leur subsistance de la mer et des rivières, ces Indiens s'adonnent, comme les peuples à demeures fixes, à des travaux que les chasseurs abandonnent aux femmes. Ils se baignent souvent, et les enfans sont continuellement dans l'eau. Ils ont des lignes et des filets de façons et de grandeurs différentes, qui sont fabriqués avec de l'écorce d'arbre. Le fil qu'ils savent en tirer ne

peut, à la vue, se distinguer de celui que l'on prépare avec le chanvre; ils font leurs hameçons avec des morceaux d'os ou de bois. Pour prendre les gros poissons, les phoques et les loutres de mer, ils se servent de harpons. Leurs haches sont en fer avec des manches de bois. Ils en ont aussi en os et en corne. Leurs canots ordinaires ne portent que sept à huit personnes; les plus grands en peuvent contenir une cinquantaine. Leurs armes, que probablement ils n'employent pas souvent, sont l'arc, la flèche, la lance et la dague: celle-ci est de fabrique européenne.

Leurs meubles sont des coffres, des boîtes, des vases de bois et d'écorce. Les femmes fendent et nettoient les poissons avec de grandes coquilles de moule.

Ils brûlent leurs morts; ils montrent leur deuil en coupant leurs cheveux et se barbouillant le visage en noir. Mackenzie n'aperçut chez eux aucun monument consacré à la mémoire des morts.

D'après le grand nombre de leurs canots, de leurs boîtes et de leurs coffres, enfin d'après la construction légère de leurs maisons, Mackenzie conjectura qu'ils n'habitent sur les bords de l'Annah-you-Tessé qu'en été, c'est-à-dire, pendant les trois mois que dure la pêche du saumon. Il supposa que pendant le reste de l'année, ils demeurent dans des villages sur la côte de la mer,

et qu'ils y laissent les malades, les infirmes et les vieillards. On peut croire aussi qu'ils y transportent les cendres de ceux qui meurent dans leurs habitations d'été.

Mackenzie observa que personne ne pouvait, sans la permission du chef, pêcher du saumon sur la digue : le pêcheur n'a dans le poisson qu'il prend que la portion qu'on veut bien lui laisser. Ceux qui désirent bâtir des maisons, sont obligés d'obtenir l'agrément du chef. On obéit ponctuellement à tous ses ordres.

Ces Indiens paraissent être naturellement bons. Ils ont quelquefois des mouvemens de vivacité et même de colère, qui passent bien vite. Mackenzie pense qu'on les amènerait sans peine à cultiver le terrain qui entoure leur village.

Quand il en partit, tous les hommes l'accompagnèrent à un mille de distance, et se séparèrent de sa troupe avec des marques de regret. On continua la route par terre, et l'on éprouva des fatigues incroyables à franchir les montagnes. Le premier jour la troupe fut tellement épuisée de lassitude, que la force de se trainer jusqu'au bois voisin pour y ramasser du bois, manquait presque à chacun. Mais dès que l'on fut assis autour d'un bon feu, on se consola de tout ce que l'on avait souffert, en songeant que l'on retournait vers ses foyers que l'on ne tarderait pas à revoir.

L'on sentait déjà un grand changement dans la température. Dans le village que l'on avait quitté à midi, l'air était doux et agréable; tout autour on voyait une verdure brillante et des fruits dans leur maturité. Sur la montagne, au contraire, la neige n'avait pas achevé de fondre, l'herbe commençait à peine de pousser; les buissons ne faisaient que fleurir.

En allant à l'ouest, Mackenzie avait caché, dans plusieurs endroits, des provisions de réserve, elles furent retrouvées intactes. Le 4 août il arriva dans le lieu, où un mois auparavant, il avait laissé son canot près d'une petite rivière. Les sauvages étaient renfermés dans leurs cabanes; on les appela; ils en sortirent comme des furieux, tenant leurs armes à la main, et menaçant d'exterminer quiconque oserait approcher de leurs habitations. On prit le parti de rester où l'on était, jusqu'à ce que la fureur de ces sauvages fût apaisée et leur défiance évanouie. « Un des chasseurs alla les trouver pour les rassurer sur mes intentions, dit Mackenzie, alors nous apprîmes que ce n'étaient pas ceux que nous avions vus à notre premier passage, quoiqu'ils appartenissent à la même tribu. Les autres étaient allés s'établir pour quelque temps sur une île dans le haut de la rivière; ils leur expédièrent un messenger pour les informer de notre arrivée. Le canot et tout ce que nous avions dé-

posé en cet endroit, était en très-bon état, il n'y manquait rien. Le lendemain nous vîmes arriver les Indiens que l'on avait envoyé chercher; pour les récompenser du soin qu'ils avaient pris de nos effets, je leur fis présent des choses que je crus pouvoir leur être le plus agréable.

« Je fis ensuite partir cinq hommes dans notre canot pour aller à la recherche des objets que nous avions enfouis en terre à quelque distance plus bas. Bientôt ils les rapportèrent; à l'exception de quelques balles de marchandises qui avaient été mouillées, tout était intact.

« Plusieurs Indiens accoururent du haut et du bas de la rivière; tous vêtus de robes de castor. J'achetai quinze de ces robes; ceux qui me les vendirent, préférèrent les couteaux à tout autre objet d'échange. Une chose très-singulière, c'est que ces mêmes sauvages qui n'avaient touché à aucun des effets déposés chez eux, quoiqu'ils eussent pu les enlever tous sans craindre d'être découverts, nous volèrent divers petits objets que notre confiance en leur probité nous empêcha de serrer. Voulant éviter toute querelle avec les Indiens, surtout au moment où nous étions sur le point d'achever notre voyage, je dis fort tranquillement à ceux qui étaient près de nous, que leurs compatriotes qui venaient de s'en aller ne savaient pas tout le mal qui résulterait pour

eux du vol de nos effets. Puis j'ajoutai gravement que le saumon qui était et leur mets favori et leur principal moyen de subsistance, venait de la mer appartenant aux blancs, et que comme nous pouvions l'arrêter à l'entrée de la rivière, nous étions les maîtres de les faire mourir de faim, eux et leurs enfans; qu'ainsi, pour éviter notre vengeance, il fallait qu'ils nous rendissent tout ce qu'ils avaient pris. Cette ruse eut son effet. Des messagers furent expédiés pour aller chercher les effets volés. Les Indiens en rapportèrent une partie le lendemain, en nous demandant pardon, et recommandant leurs enfans à notre commisération. »

Les Indiens du Tacoutché-Tessé sont en général d'une taille moyenne; ils sont propres et bien vêtus et ne connaissent pas les armes à feu; ils se servent d'arcs et de flèches; ils prennent les grands animaux au lacet. Quoique leurs forêts soient peuplées de bêtes fauves, et que leurs lacs et leurs rivières abondent en poisson, ils ont de la peine à se procurer les moyens de vivre. On ne les voit guère que par petites peuplades de deux à trois familles. Ils ne reconnaissent aucune espèce de gouvernement régulier, et paraissent même ne pas s'entendre assez bien entre eux pour se défendre contre un ennemi qui vient les attaquer. Leur langue se parle depuis les bords de la

partie supérieure du Tacoutché-Tessé jusqu'à la mer d'Hudson. Toutes les tribus qui peuplent ce vaste espace, sont issues de la nation Chipiyouane.

Le 6 les voyageurs s'embarquèrent sur la petite rivière; puis entrèrent dans le Tacoutché-Tessé qu'ils remontèrent; le 16 on traversa le pays élevé qui sépare la source de ce fleuve de celle de l'Ondjigâh; en descendant ce dernier, on aperçut un ballot près de l'embouchure d'une petite rivière; c'étaient quatre peaux de castor dont un sauvage avait fait cadeau à Mackenzie, et que celui-ci lui avait laissées, en le priant de les garder jusqu'à son retour. Cet Indien, obligé sans doute de s'éloigner, les avait déposées là pour qu'on les y trouvât. Mackenzie, pour le récompenser de son honnêteté, mit à la place du paquet le triple de la valeur des peaux.

On faisait en un seul jour, en descendant l'Ondjigâh, autant de chemin qu'on en avait fait en sept en le remontant. On ne rencontrait pas d'Indiens. Le trajet du portage des montagnes ne fut pas moins pénible que la première fois. Les provisions ne manquèrent pas. Le 24 août l'on aborda au petit fort d'où l'on était parti le 9 mai. Un mois après Mackenzie fut de retour au fort Chipiouyan, après avoir heureusement terminé un voyage qui avait agrandi le domaine de la géographie.

VOYAGE DE ROSS,

DANS LA MER DE BAFFIN, 1818.

Les voyages de Hearne et de Mackenzie avaient fait connaître qu'aucune mer intérieure n'existait comme on l'avait supposé gratuitement dans l'Amérique septentrionale, entre la mer d'Hudson et la côte occidentale du continent. Il restait encore à constater si, comme quelques géographes le pensaient, il existe un passage par mer au nord de l'Amérique. La guerre qui pendant si longtemps avait désolé l'Europe, empêchait de s'occuper d'entreprises de découvertes; elles furent reprises quand les hostilités eurent cessé.

Depuis quelque temps les rapports des marins les plus intelligens qui font la pêche de la baleine sur les côtes du Groenland et dans le détroit de Davis, s'accordaient à dire que les parages qu'ils fréquentaient étaient beaucoup moins encombrés par les glaces qu'ils ne l'avaient été précédemment; on supposa donc en 1818 qu'il était survenu dans